

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 25, printemps 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

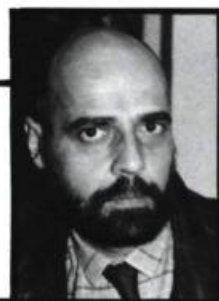
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1982). Compte rendu de [Le Théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (25), 48–50.

Le Théâtre qu'on joue

par André Dionne



Les anciennes odeurs de Michel Tremblay au Théâtre de Quat'Sous

Prononcer les mêmes mots, au même moment refaire les mêmes gestes, au même endroit se rencontrer après trois ans de séparation et d'expériences diverses vécues aux hasards des rencontres et de la stabilité, avoir déjà partagé durant sept ans les mêmes odeurs, être homosexuel et se sentir normal : humain en quête de chaleur et d'amour : voici *Les anciennes odeurs* de Michel Tremblay.

Jean-Marc, professeur de cégep désabusé et envoûté par la sensualité agaçante de certains de ses étudiants, tâte l'écriture sans succès ; son manuscrit de roman a été refusé. Luc, jeune comédien déçu des compromis du roman savon et des commerciaux, coureur de sexe aux odeurs nouvelles, souffre l'agonie de son père qui l'oblige à s'assumer. Quelle rencontre ! Quelle réflexion sur un vécu qui perdure malgré l'absence et les tangentes. L'action ne progresse pas mais se diffuse derrière cet écran transparent où Brassard a si merveilleusement noué les émotions qui se superposent et se juxtaposent.

Derrière cette rencontre nostalgique, c'est le problème du père qui est soulevé et son corollaire sado-masochiste de dominant/dominé. Jean-Marc a-t-il réglé son cas en prenant un autre amant-bonne pour combler sa solitude ? Luc a-t-il, de rencontres en rencontres, trouvé pied à son masochisme non-assumé ? C'est sans doute dans le conte de Jean-Marc qui dramatise la vie du père de Luc qu'il faut voir la sublimation. (Après l'école, Luc amenait ses amis au super-marché pour leur montrer le rouge de l'étiquette des soupes Campbells que son père avait inventé.) Quel besoin de pérennité, de création, de laisser sa marque !

Michel Tremblay vient de s'affirmer dans un nouveau cycle qui, loin des certitudes des comportements passés, interroge un devenir plein de hasards et ces interrogations portent le germe d'une vie passionnante à recommencer.

Dans un décor plein de rouge de François Laplante, André Brassard rythme subtilement ces tendres émotions que Gilles Renaud (Jean-Marc) et Hubert Gagnon (Luc) rendent avec tout leur talent de comédiens chevronnés.



Gilles Renaud
et
Hubert Gagnon
dans
*Les anciennes
odeurs*
de
M. Tremblay



Pierre Chagnon, Monique Spaziani et Raymond Bouchard dans *un Reel ben beau ben triste* de J.-M. Delisle.

Un reel ben beau, ben triste
de Jeanne-Mance Delisle
au Théâtre du Nouveau Monde

Cette pièce témoigne d'un de nos multiples rêves ben beaux, ben tristes comme la folle aventure abitibienne déguisée par le pouvoir (curés et politiciens) en mission non-étrangère et colonisatrice alors qu'on offrait aux gens du bien-être social déguisé. « Y'a rien qu'j'aime autant que de r'monter du village, en pleine nuitte, en chambranlant d'un fossâ à l'autre, rond comme une bean ! Là chu libre ! », dit Tonio, victime involontaire des tromperies sociales qui l'aliènent et le transforment en père de famille cruel, vengeur et démoniaque. Ce cercle vicieux social, Jeanne-Mance Delisle le transpose habilement dans une famille abitibienne au début des années 60, entre le rire qui ouvre et clôt sa tragédie. Rires jaunes et forcés par les événements qui refoulent au lieu de libérer.

Tonio, père ivrogne par accoutumance, commet l'inceste avec sa fille Pierrette entre ses escapades de quelques jours. Celle-ci se prête volontiers à ces jeux sexuels en attendant un ailleurs qui l'emprisonne. La mère et ses deux autres

filles, Colette et Simone, subissent impuissantes les affres de Tonio jusqu'à ce que le gendre Camille, intervienne et fasse incarcérer celui-ci pour refus de pourvoir. Tonio reviendra pour se venger et sa femme le mettra à la porte au bout du couteau. Dans cette scène, une des plus émouvantes de la pièce, c'est toute la rancoeur d'une tromperie familiale sacralisée qui est dénoncée avec violence et simplicité. Pierrette, tuée par son frère dans une danse macabre, devient le symbole de la seule libération possible. Et Gérald Ti-Fou, fils mongol, violonneux d'une seule corde, omniprésence de l'aliénation cancéreuse, témoigne d'un rêve infantile non-accouché qui se termine dans une maison de fous.

En plus d'avoir fait une excellente distribution, Olivier Reichenbach a su donner à cette pièce ben belle, ben touchante, une dimension tragiquement viscérale que la vibrante musique de Jean-François Garneau accompagne jusqu'au délire du rire.

Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone

de Michel Garneau
au Café de la Place



Michelle Rossignol et Monique Mercure dans *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* de Michel Garneau
— Café de la Place.

S'inspirant de l'oeuvre de la poétesse Emily Dickinson, Michel Garneau nous livre un texte qui a très peu de ressemblance avec l'original. Il s'agit plutôt d'une rencontre entre deux auteurs où l'un ayant trop lu l'autre, lui répond, lui renvoie sa propre vision de son oeuvre. Est-ce Garneau qui répond à Émilie ? Est-ce Garneau qui revoit son oeuvre à travers les yeux d'Émilie qu'il a tant lue ? Le texte d'une poésie dense et communicatrice ne nous permet pas de répondre, tant les thèmes se mêlent et se répondent parfois. Si vous connaissez Garneau (son oeuvre et sa vie un peu) vous découvrirez les préoccupations majeures de sa poésie et son langage enveloppé d'une bonne humeur communicatrice qui nous touche jovialement à travers les thèmes les plus inquiétants dont la mort, la vie, etc.

Mettant en scène lui-même par l'écrit et par le geste, Émilie et sa soeur Uranie dont la complicité grandissante nous conduit des profondeurs de la solitude à l'éclatement d'une vie de plénitude créatrice, Michel Garneau rythme le temps et les émotions de ces deux femmes qui dans l'attente de la mort de leur mère découvrent le goût d'un devenir.

Interprété par Michelle Rossignol qui compose une Émilie pleine de douceur et de compréhension et par Monique Mercure, une Uranie fouguese et enjouée, la pièce nous ravit. Un spectacle merveilleux dû à la complicité et à l'amour entre le verbe poétique et le théâtre.

Journal d'une folle

de Marie Savard
et *Les Faiseuses d'anges*
de Jovette Marchessault
au Café-Théâtre L'Ex-Tasse

Voir le *Journal d'une folle* de Marie Savard, c'est découvrir toute la hargne qu'une femme peut développer envers un homme et un système qui oblige les gens à fourrer et à se faire fourrer. Il y a bien sûr la relation homme-femme qui est décortiquée à travers un romantisme froid et tranchant, mais aussi un regard lucide qui juge nos institutions de santé mentale avec beaucoup de justesse et de cruauté. Est-ce trop ou trop peu ? La médaille comporte deux côtés et l'association qui est faite avec les prisons me semble tout indiquée. Que l'on soit Blanche ou Rose dès qu'on est enfermé, il y a des barreaux fictifs ou imaginaires que toute vie exaltée ne peut supporter et fait éclater.

Quant aux *Faiseuses d'anges* de Jovette Marchessault, c'est toujours écrit avec la même dextérité non-accessible à tous. Elle remue le poing jusqu'aux entrailles de la révolte, de la jouissance et du vouloir plus devenir sans autre intermédiaire que la pulsion sentie du bout des doigts.

Quelle joie d'entendre cette poésie théâtralisée ! Mise en scène par Louise Laprade, ces deux textes deviennent une symphonie palpable où la folie s'angélise (ô Nelligan) dans chaque phrase. Madeleine Arseneault, dans deux rôles plus cérébraux, plus lucides, compose avec Marie Tifo, toujours sensible, sensuelle et envoûtante, un jeu où s'interpénètrent raison et émotion : la vie certainement.

La déprime

(création collective par le Klaxon)
au Café-Théâtre La Licorne

Dans le terminus d'autobus de Montréal, toute la province passe ou presque. Tel est le sujet de cette pièce à sketches qui, parlant de la déprime des gens, nous regaillardit par son humour caustique. Paul-Edmond Gagnon d'Alma rate son autobus et est obligé de se marier par téléphone. Jojo vend des lettres d'amour toutes préparées d'avance. Alphonse Légaré, chauffeur d'autobus responsable d'un accident, se retrouve aux objets perdus. Minou et Pitou de Trois-Rivières sont en route pour Ottawa pour revigorer leur mariage. Ils suivent les conseils donnés par « les raboudeux de mariage ». Cela nous vaut un bijou de dialogues de sourds. L'amateur de Loto, les enseignants insatisfaits, la danseuse topless, le freak complètent la galerie de nos provinciaux.

Mise en scène par Rémy Girard qui ponctue intelligemment chacun des punches, *La déprime* reprend une mode, qui connaît beaucoup de succès par les temps qui courent, pour rattraper le retard ou peut-être le retour aux années 60. C'est cynique, mais avant de faire de la politique, il vaut mieux en rire. Il sera toujours actuel de crever de sérieux.

Tous ces rôles sont joués par Julie Vincent, Raymond Legault et Denis Bouchard qui composent une quinzaine de personnages savoureux. Quel talent ! Quelle fraîcheur ! Quel comprimé !